

Epreuve - Matière : 102 - 0302

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

À la lecture des fragments de l'œuvre et de la pensée de Démocrite, nous tombons sur une histoire de malchance assez singulière : celle d'un homme - probablement le légendaire Eschyle - mourant le crâne brisé en deux ... par la carapace d'une tortue lâchée par un aigle volant au-dessus de sa tête. Quelles pouvaient être les probabilités pour qu'un tel malheur se produisît ? Nous pensons spontanément et certainement que le pauvre Eschyle n'a vraiment pas eu de chance. Pourtant, dit Démocrite, cet événement, bien que surprenant, n'était pas le fruit du hasard. En tout cas, pas directement. En effet, le célèbre atomiste pré-socratique considère qu'à l'origine de l'univers il y a eu du hasard fondamental. Cependant, par la suite, le tourbillon des atomes fut soumis à des lois nécessaires d'attraction et de répulsion selon leur nature propre. Les événements de notre monde seraient eux-mêmes aussi soumis à des lois nécessaires. L'aigle a pour habitude de lancer des tortues sur des rochers pour les briser : le crâne chauve d'Eschyle sur la falaise a dû tromper le regard de l'aigle, l'ayant confondu avec un rocher brillant. Ce drame ne s'est ainsi pas déroulé sans cause ou sans explication. Nous conservons malgré cela la conviction qu'Eschyle a manqué de chance, car nous observons la contingence de l'événement : l'aigle aurait pu lâcher sa tortue sur un rocher véritable un peu plus loin. Mais un problème se pose alors : cette conviction de la chance ou de la malchance d'Eschyle est-elle fondée, objective, décrivant effectivement la réalité de cet événement, ou bien est-elle une illusion, une croyance tentante par notre esprit projetant de la contingence dans le monde à cause des limites de son entendement ? D'où vient que nous appelions malchanceux Eschyle ? Appelons-nous "chanceux" tous ces individus chauves qui, j'en ai pour sûr, ne meurent pas le crâne brisé par le lancer d'une carapace de tortue par un aigle sur le haut de leur tête ? Ont-ils de la chance, que nous oublions d'apercevoir ? Ou bien Eschyle n'est-il pas

vraiment malchanceux, comme nous en avons l'impression ?

Nous observons ici que l'idée de chance, et a fortiori l'idée que certains ont de la chance que d'autres n'ont pas, est une idée troublante en plusieurs sens. La chance trouble d'abord l'idéal d'un ordre de la nature, structuré par des lois universelles et nécessaires qui ne devraient pas laisser la place à l'imprévu ou à l'imprévisible. La chance trouble aussi l'idéal de justice que nous voudrions voir apparaître dans le monde naturel et particulièrement dans le monde humain. Or l'inégalité induite par la chance possédée par certains et pas par les autres, voire même la possibilité d'une malchance pour ces derniers, peut heurter nos idéaux d'égalité, de mérite, et enfin de justice. Enfin, ces troubles dans l'ordre de la nature et de la justice engendrés par la notion de chance peuvent donner lieu à des questionnements éthiques voire à des angoisses existentielles : dois-je préférer la chance à l'égalité ? Dois-je rechercher la chance pour mon bonheur ? Suis-je condamné au malheur si la chance ne me sourit pas ? Ces derniers points développent la polysémie de "avoir" dans "avoir de la chance" : je peux posséder quelque chose parce que je l'ai acquis ou parce qu'on me l'a donné, mais dans l'un ou l'autre cas la nature de ma possession n'est pas la même car elle découle au nom de ma qualité d'agent libre. Je ne choisis pas ce qui m'est donné, et je ne peux agir dessus, d'où la peur de perdre le contrôle. Pour ces raisons et pour les autres que nous venons plus en détail, nous voyons à quel point l'idée d'"avoir de la chance" peut être troublante, et nous pouvons nous demander comment nous pourrions conduire nos vies individuelles et collectives malgré elle.

Nous venons dans un premier temps que la conviction de l'existence de la chance a longtemps donné lieu à un rejet, au nom de la sagesse renonçant à la poursuite et au nom de la raison refusant de l'admettre scientifiquement. Une longue tradition rationaliste a donc quelque part cherché à interdire à l'homme l'idée qu'il pourrait "avoir de la chance". Cependant, nous observerons dans un second temps, à travers l'étude des révolutions les plus importantes dans notre compréhension contemporaine du monde que le hasard et la contingence ne peuvent être si facilement mis de côté, et donc qu'il nous faut penser à nouveau sous la possibilité d'avoir de la chance... ou de la malchance. Cela nous conduira à une dernière réflexion, plus morale et politique : comment encadrer et organiser justement un monde dans lequel certains ont de la chance et pas les autres ?



La chance peut trouver des synonymes dans les expressions de la fortune, du bon augure ou du heureux hasard : toutes ces expressions ont en commun de qualifier des événements imprévisibles car contingents, et positifs car souhaitables. Nous pouvons cependant gagner en précision en opérant quelques distinctions conceptuelles : le contingent est, selon Aristote dans son traité De l'interprétation, est le contraire du nécessaire, c'est-à-dire ce qui ne peut pas ne pas se produire, ni se produire autrement ou, dit positivement, ce qui doit être et être ainsi. Quand nous parlons d'événements passés, réalisés auparavant, nous ne pouvons les dénier que nécessairement puisqu'ils ne peuvent plus se produire autrement qu'ils se sont produits. En revanche, concernant le futur, il y a contingence : demain, il est nécessaire qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de bataille navale. En revanche que l'un ou l'autre événement survienne, cela est contingent : l'autre aurait pu survenir. La conscience de la contingence nous donne la conscience du hasard et, par extension, de la chance. Mais il faut à nouveau distinguer les deux concepts, car l'un est plus chargé de sens que l'autre. En effet, nous trouvons dans la Physique d'Aristote une distinction importante entre l'automaton, le hasard, l'événement sans cause nécessaire autre que lui-même, et la tuchè, l'heureux hasard, la chance, l'événement tel que nous aurions pu le souhaiter et qui pourra trouver comme contraire la malchance, l'isfortune, l'événement tel que nous ne l'aurions pas choisi si nous avions eu le choix. La chance n'est donc pas ici un simple hasard, comme le fait qu'un tabaret, lâché partant de haut, retombe sur ses pieds - la chance est le hasard souhaitable, sur lequel nous n'avons pas prise mais qui peut pourtant donner une nouvelle direction à notre journée, voire à notre existence. Aristote prend l'exemple d'un créancier croisant l'homme qui lui est débiteur par hasard au marché : il ne l'a certes pas choisi mais s'il avait pu, il l'aurait fait. À l'inverse, le débiteur n'aurait peut-être pas tout à fait envie de croiser l'homme à qui il doit de l'argent : il est malchanceux car, à choisir, il n'aurait pas été au marché en sachant qu'il allait y croiser. Avoir de la chance, c'est donc voir le cours des événements s'arranger à notre avantage, quand bien même nous n'aurions rien fait pour cela. Mais avoir conscience de ce cours des événements qui arrange notre vie à notre place, sans que nous ayons décidé ce qui allait advenir, c'est aussi ouvrir sa conscience à l'inquiétude de l'avenir, le trouble d'une âme sans repos qui, ne connaissant pas son sort, ne sait pas si elle sera chanceuse ou malchanceuse. Cette peur de l'avenir et du sort défavorable est d'ailleurs, selon Spinoza dans son Traité théologico-politique, à l'origine de toutes les superstitions : l'esprit apeuré n'est plus gouverné par la raison et la preuve mais par la passion, les arguments fallacieux et tout particulièrement l'argument d'autorité de celui qui nous manipule afin "d'apaiser".

notre âme". Les sagesse antiques tout comme les penseurs plus modernes s'en faisant l'écho cherchent justement à renouer avec la raison pour calmer notre âme face à la peur de ne pas avoir de chance, tout en évitant les pièges et les illusions de la superstition.

Nombreux sont les philosophes dénonçant la folie de s'en remettre à la fortune dans notre quête de la vie bonne ou bienheureuse, et proposant des modèles de sagesse fondés en raison. Ainsi Aristote dans son Ethique à Nicomaque oppose-t-il une eutukhia, littéralement une bonne fortune, à l'eudaimonia qui, contrairement à ce que sa traduction littérale pourrait laisser croire ("bon démon"), n'est pas soumise à une entité extérieure à nous-même mais dépend au contraire de notre vertu. L'homme en tant qu'agent libre est capable de conduire sagement sa vie par accéder à un bonheur durable, qui ne dépendrait pas des coups du sort mais les transcenderait. Dans une époque et une langue plus proche de la nôtre, nous retrouvons aussi une pensée semblable dans les lettres de Descartes à la princesse Elizabeth. Évoquant le "vivere beate" de Sénèque, Descartes déplore qu'en français nous traduisions cet ouvrage majeur du stoïcisme par "De la vie bienheureuse". Le bonheur, étymologiquement le bon augure, les bons auspices, avec toute la part de chance ou de fortune qui s'y cache, est en effet impropre à qualifier la conception stoïcienne de la vie sage d'une âme durablement sans trouble grâce aux efforts de sa raison. Descartes préfère au "bonheur" la "béatitude", état de l'âme ayant justement atteint cette ataraxie idéale par l'exercice de la sagesse. Nous retrouvons bien l'idée ici que le bonheur n'est pas réservé à celui qui a de la chance mais, au contraire, à celui qui travaille à calmer son âme même dans des contextes malchanceux. L'âme capable de préférer "changer ses desirs plutôt que l'ordre du monde" selon l'expression tirée du Discours de la méthode. L'objectif de l'homme sage n'est donc pas d'avoir de la chance, ou en termes stoïciens de pouvoir agir sur ce qui ne dépend pas de lui, mais plutôt d'accepter son sort, qu'il soit chanceux ou malchanceux, gardant à l'esprit que ce qui dépend de lui, c'est le jugement qu'il porte sur les choses et l'affliction qui en découle. Ainsi dans son Manuel peut-on retrouver les conseils, les exercices mentaux enseignés par Epictète pour supporter ce qui pourrait s'apparenter à de la malchance : "représente-toi ce vase comme un bloc de terre cuite; s'il vient à se briser, tu n'en feras pas une maladie. Embrassant ta femme ou ton enfant, dis-toi que c'est un mortel que tu embrasses. S'ils viennent à mourir, tu n'en seras pas plus troublé." Remarquons toutefois que cette éthique s'appuie sur une cosmologie particulière; celle d'un cosmos, justement, ordonné selon un principe rationnel faisant de toute chose une partie à sa place dans la totalité. Ce monde régi par des lois nécessaires ne laisse donc à proprement parler plus de place au hasard, faisant de la croyance en la chance une pure illusion dont le sage peut dès lors plus aisément se détacher puisqu'elle n'existe réellement que dans son esprit, dans sa représentation intime du cours des événements.

Epreuve - Matière : 102 - 0302

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Nous pouvons ainsi remarquer comment, de l'inconfort de l'idée de chance et de malchance, notre raison a pu nous conduire à l'annihilation de la notion de contingence ou de hasard, au profit de la représentation d'un monde parfaitement ordonné selon les lois de la nécessité. Dans un tel monde, l'idée même d'avis de la chance est rendue absurde, insensée, puisque tout arrive de manière déterminée. La seule raison par laquelle on pourrait encore croire à du hasard, dirait le défenseur d'un déterminisme universel comme Laplace, serait due aux limites de notre entendement, incapable de saisir toutes les conditions initiales ayant donné lieu de façon nécessaire à un événement. Un esprit omniscient peut, dans un monde parfaitement soumis à des lois nécessaires, prédire un état futur de monde à partir des conditions initiales des éléments qui le constituent, des forces qui l'animent et des lois qui soumettent ces éléments et ces forces. Nous trouvons une image semblable dans l'Evolution créatrice de Bergson, quand celui-ci cite le biologiste néo-darwinien Huxley : "Si les lois de la biologie sont vraies, alors une intelligence supérieure ayant en vue la vapeur cosmique originelle de toutes les espèces vivantes pourrait prédire la faim de la Grande-Bretagne en 1868 avec autant de certitude que nous pouvons connaître ce qui adviendra de la vapeur sortant de notre bouche pendant un froid hiver." Dans une telle perspective, le hasard et donc la chance n'existe plus, puisqu'il n'y a aucune contingence et aucune imprévisibilité des événements en droit, même si dans les faits notre intelligence est pour le moment incapable de les prévoir avec cette précision. Cette cosmologie est à la fois rassurante et désespérante : rassurante car nous savons que plus rien n'arrive sans cause, sans être prévisible : elle annihile en droit la possibilité d'une mauvaise surprise, d'un malheureux hasard, donc de la malchance. Cependant, elle peut aussi être désespérante, même, figée dirait Bergson : certes il n'y a plus de mauvaise surprise, mais il n'y a

plus de surprise du haut, ni liberté, ni création: le monde est déjà donné de haute éternité, le temps n'appartient rien. Evidemment, une telle cosmologie n'est pas défendable pour le penseur de la durée, c'est-à-dire du temps créateur, à l'origine d'une "création continue d'impensable nouveauté", appartenant à chaque instant "d'infimes riens qui changent tout." Et peut-être en effet que la pensée déterministe est pratique mais qu'elle ne correspond pas à ce qui est. Peut-être est-elle le fruit, comme Bachelard l'écrivait au chapitre V de son Nouvel esprit scientifique, d'un esprit de simplification qui peut faire obstacle à notre compréhension du réel. En effet le déterminisme physique universel s'appuie sur plusieurs étapes: il part du postulat que tout événement arrive par une cause, que rien n'arrive sans cause (ce que nous pourrions appeler une loi de causalité) pour en arriver à l'idée selon laquelle les lois qui relient causes et effets sont nécessaires. Le principe de légalité pose la nécessité dans le monde de façon universelle et rend impensables les notions de hasard ou de chance, à moins d'en faire des "flatus vocis" comme l'a fait Laplace, des mots vains manifestant seulement les limites de notre intelligence. Enfin, l'esprit déterministe fait découler de ce principe de légalité un principe de prévisibilité: les événements futurs étant reliés nécessairement aux conditions initiales passées et présentes qui les précèdent, nous pouvons en droit nous attendre à voir disparaître l'impensabilité des événements futurs, calculables et prédictibles selon les lois de la nécessité. Nous pourrions donc voir disparaître absolument jusqu'à l'impression d'avoir de la chance, dans le monde où nous pourrions absolument prédire les événements futurs, heureux ou malheureux. Mais ces étapes de simplification du réel se heurtent à cette réalité même, lorsque les sciences contemporaines se remettent à poser le hasard et l'impensabilité comme éléments fondamentaux du réel.

Nous avons dans un premier temps défini la sensation d'avoir de la chance comme l'impression dans l'esprit de l'idée d'une favorable contingence. Nous avons cependant vu que cette idée de contingence pourrait troubler notre existence à un point tel que la sagesse en vient à nous faire renoncer à celle-ci afin de nous garantir un bonheur stable, une âme sans trouble. Toutefois le rejet éthique du hasard ou de la chance devient un rejet cosmologique qui trouve son paroxysme dans le déterminisme universaliste de la physique moderne, annihilant toute idée de hasard et donc de chance, mais qui

manque peut-être, nous allons le voir, la nature du réel dans ce qu'il a de véritablement et objectivement imprévisible. Peut-être ne faut-il donc pas abandonner trop vite cette impression de chance ou de malchance quand on étudie le cours des événements.



Cournot a laissé sa trace dans l'histoire de la philosophie notamment par sa réflexion sur le hasard, qu'il réinscrivait au cœur de la récente des systèmes philosophiques déterministes auxquels il opposait lui-même. Selon lui, dans Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme, le piège se trompe en pensant que parce que tout événement a une cause alors il est prévisible. Il prend l'exemple d'une tuile tombant d'un toit. Cela n'arrive pas sans causes : la tuile est soumise à des forces qui la maintiennent ou au contraire la mettent en mouvement. Mais que la tuile tombe sur la tête d'un passant, voilà qui est imprévisible, car le passant, dans son mouvement et sa position dans l'espace, n'a rien à faire avec cette tuile qui tombe. On peut bien ici parler de hasard, et même de malchance, en tous cas aux yeux du passant et de sa famille. Cournot définit ainsi le hasard comme le croisement entre des chaînes causales indépendantes : des causes ont conduit le passant ici à un instant t , des causes ont fait chuter la tuile à un instant t , mais c'est un hasard que ces deux événements se croisent au même instant. Ici c'est donc l'indépendance des chaînes causales qui rend possible l'imprévisibilité et donc le hasard. Mais ce n'est pas la seule raison de penser que, malgré l'efficacité générale du déterminisme physique, tous les événements ne peuvent pas être prévisibles. Poincaré en effet, dans son Essai sur les probabilités, envisage déjà ce qui sera au cœur de la théorie du chaos prouvée par Edward Lorenz, à savoir la très grande sensibilité des événements physiques aux conditions initiales. Poincaré pense en effet que même dans un système totalement déterministe, comme la roulette de Monte Carlo, le physicien ne peut pas toujours prédire ce qui va advenir. Idéalement, dans un espace lisse, vide, sans air ou tout autre perturbation, friction, nous pourrions prédire le mouvement de la balle. Mais dans la réalité, le mouvement de la balle peut être tout à fait imprédictible en raison de toutes ces micro-causes qui sont mises de côté dans le calcul idéal. Dans la réalité, nous nous fondons davantage sur des probabilités que sur des prédictions exactes. Ainsi, celui qui joue à la roulette au casino peut toujours avoir de la chance, ou ne pas en avoir, malgré le caractère physiquement déterminé de ce système. Poincaré avait déjà aperçu dans son livre Science et méthode ce que le météorologue Edward Lorenz allait prouver des décennies plus tard, à savoir que la météorologie fait partie de ces sciences naturelles qui ne peuvent

garantir une prédiction exacte des événements. Lorenz s'en rend compte alors qu'il modélise les conditions atmosphériques terrestres et maritimes pour parvenir à prévoir simplement les phénomènes météorologiques. Arrondissant le résultat d'une variable au 1000^e près, il s'aperçoit que les conséquences de cette modification minime ne sont pas minimes mais au contraire radicalement différentes. De cette théorie du chaos nous entendons parfois l'illustration de "l'effet papillon": Lorenz défend en effet l'idée que "un système déterministe soumis à la théorie du chaos est tellement sensible qu'une variation dans l'air causée par un battement d'aile de papillon pourrait engendrer, (ou empêcher) une tornade sur un autre continent. Ainsi, même un météorologue de renom devrait croiser les doigts et espérer avoir de la chance pour avoir du beau temps le jour de son mariage!

Cet indéterminisme dans les sciences physiques contemporaines trouve son point d'orgue dans la formulation par Heisenberg dans les années 1920 du principe d'incertitude, aussi appelé principe d'indétermination, faisant entrer le hasard au cœur de la matière, au sein de l'atome: $\Delta x \cdot \Delta p \geq h$ est la formule de ce principe, dans lequel Δx est la marge d'erreur qu'on peut avoir sur la position d'un électron, Δp la marge d'erreur qu'on peut avoir quant à son mouvement et h la constante de Planck. Le signe $\geq$ combiné à la multiplication (.) dénote une objectivité de l'indétermination: mieux on sait où se positionne l'électron, plus la marge d'erreur sur son mouvement augmente, et vice-versa. Les positions et mouvements des électrons sont donc, comme les molécules d'un gaz, soumis à des calculs probabilistes faisant de celui qui parviendra à identifier leur place et leur mouvement près un véritable chanceux, heureux vainqueur d'un pari ^{au résultat} absolument imprévisible. L'indéterminisme objectif issu de la physique est parfois utilisé par les biologistes pour appuyer ce qu'ils trouvent être aussi de l'indétermination radicale au sein du vivant. Darwin au XIX^e siècle a initié dans son Origine des espèces la plus grande révolution intellectuelle de la biologie moderne non seulement en avançant l'idée d'une évolution des espèces (contre le créationnisme fixiste ambiant à son époque, dont l'incarnation la plus majeure est peut-être Linée) mais en fournissant un modèle, une explication du fonctionnement de cette évolution des espèces dans la sélection naturelle. Il remarque en effet que dans les îles Galapagos, des oiseaux pourtant semblables (des pinsons) ont développé des becs haut à fait différents. Observant la sélection artificielle à l'œuvre chez les éleveurs et les horticulteurs pour produire les individus aux meilleures caractéristiques possibles, il envisage la possibilité d'une autre sélection, naturelle cette fois-ci, faisant survivre et prospérer les individus les mieux adaptés à leur environnement et disparaître les moins bien adaptés. Un nouvel ordre s'écoule face à la chance: celui fixé pour toujours par un dieu bienveillant faisant chaque espèce adaptée à son environnement. Au contraire, le darwinisme est la victoire des dés sur la raison: l'individu qui survit est celui qui a la

Epreuve - Matière : 102 - 0302

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

chance d'avoir les bonnes aptitudes au bon moment et au bon endroit. François Jacob donne une illustration de la formation des organes à partir de la sélection naturelle dans son Jeu des possibles : celle de l'origine des poumons. Les ancêtres des animaux avec des poumons étaient des poissons vivant dans des mares d'eau stagnante très pauvres en oxygène. Les individus qui respiraient l'air extérieur pouvaient mieux survivre que les autres. Ainsi commence la compétition pour la survie : les individus ayant la chance de naître avec des oesophages plus larges, pouvant donc capter plus d'air, survivent et se reproduisent mieux que les autres. Les oesophages, sous cette pression de sélection sur un temps très long, deviennent de plus en plus larges, jusqu'à devenir les ancêtres de nos poumons, organes nous rendant capable de respirer dans l'air, organe vital, nécessaire à notre survie et pourtant fruit d'un coup de chance de certains individus sur d'autres dans un contexte particulier.

Les progrès des sciences contemporaines nous donnent aussi de bonnes raisons de penser que, malgré les tentatives mentales que nous voulions ériger contre sa puissance, la chance est un principe naturel à laquelle nous nous retrouvons inexorablement soumis. Pour prévoir justement le futur, il faut avoir de la chance. Notre survie présente et passée est aussi due à la chance. Mais il nous faut cependant nous demander s'il serait légitime pour autant de laisser faire la chance dans la structuration du monde et notamment du monde humain. Nous pourrions en effet être partisans, comme Spence, d'une forme de maintien de la sélection naturelle au sein des sociétés humaines, en vertu de son caractère naturel et universel. De quel droit la société humaine pourrait-elle en effet aller contre les lois de la nature,

abolissant la domination des chanceux sur les malchanceux? Nous parviens à ce sujet repenser à des dialogues grecs, comme celui entre Céticles et Socrate dans le Gorgias par exemple. Mais cette question, universelle, se retrouve aussi dans une légende tirée de la tradition hindouiste. Un jour, deux paysans se disputent au sujet d'un pommier et de la propriété des pommes qu'il donne. Le premier paysan estime que les pommes lui reviennent de droit, car c'est son pommier. Le second réclame aussi les pommes, en raison de ce qu'elles sont tombées sur son champ. La discussion devenant insoluble, les deux hommes interpellent un brahmane. Ils lui demandent de répartir avec justice les pommes entre eux. Le brahmane leur demande : "Voulez-vous la répartition selon la justice des hommes ou selon la justice des dieux?" Les hommes réclament la justice des dieux. Le brahmane donne donc toutes les pommes à un des hommes à l'exception d'une, gâtée, qu'il donne au second. Puis, il s'en va sans dire un mot, nous laissant avec cette question : faut-il laisser la chance définir ce qui est juste, ou bien le définir selon des principes rationnels humains?

* * *

Lorsque nous entendons ou lisons cette histoire, nous imaginons sans effort le visage de ces deux hommes, abasourdis par ce partage loin d'être égalitaire ou équitable. Ce partage peut heurter nos intuitions fondamentales sur le juste et l'injuste. Le droit, encadrant et permettant la justice, est d'ailleurs par définition ce qui redresse, répartit, égalise, équilibre les éléments qui seraient déséquilibrés. Il s'oppose par essence à une nature qui, nous l'avons vu, fait des chanceux et des malchanceux. Mais sur quoi peut-on fonder ce droit allant à l'encontre de la nature? L'homme ayant reçu toutes les pommes paraît s'opposer à une décision de répartition qui lui paraîtrait arbitraire. Dans sa Théorie de la justice, John Rawls propose une expérience de pensée afin de trouver des principes de justice sans être influencé par notre chance ou malchance personnelle. En effet, John Rawls imagine une assemblée de personnes dont les yeux seraient couverts de ce qu'il appelle un "voile d'ignorance", leur empêchant de connaître

leur identité, leur âge, leur genre, leur catégorie socio-professionnelle, leurs potentiels handicaps, leur religion ou croyances personnelles... Les personnes ne savent rien de qui elles sont, mais doivent formuler des principes de justice pour une société à laquelle ils vont appartenir. La théorie du choix rationnel nous permet de savoir que cette assemblée, comprenant bien ses intérêts même individuellement, posera comme premier principe de justice l'égalité des libertés de chacun peu importe son genre, son âge, ses appartenances religieuses, etc. au plus grand nombre possible de libertés tel que tout le monde a ce même nombre de liberté. On peut reformuler cela en parlant d'égalité des droits soumis au principe selon lequel "la liberté des uns commence là où s'arrête celle des autres". Mais ce n'est pas tout : ne sachant pas s'ils seront professionnellement, sociologiquement et même sanitairelement chanceux ou malchanceux dans la société, ils poseront nécessairement un autre principe, ici de régulation des inégalités : les inégalités socio-économiques ne sont justes qu'à condition a) d'être raisonnablement à l'avantage de chacun (et notamment des plus défavorisés) et b) d'être dues à des fonctions ou des postes accessibles selon une libre égalité des chances. Rawls aperçoit donc ici le problème de la "loterie de la naissance" occupant une inégalité nécessaire dans les chances de réussite des individus et pose pour principe de justice que la société dans son ensemble doit œuvrer à proposer le meilleur système possible pour les plus défavorisés tout en mettant en place les mesures nécessaires pour limiter au maximum les effets de la naissance heureuse ou malheureuse dans la poursuite des ambitions individuelles. On trouve ainsi une philosophie politique posant la question de la chance et proposant un encadrement de celle-ci au nom de la justice. Nous pourrions cependant voir des limites à la fois pratiques et théoriques dans cette "gestion rawlsienne" de la chance ; d'une part car l'égalité des chances réelle semble être un idéal impossible à atteindre ; d'autre part car cette pensée s'inscrit à l'intérieur d'un Etat, mais ne résout pas le problème à l'échelle internationale : comment établir la justice dans le monde, quand il y a des personnes qui ont la chance de naître dans des pays puissants et pacifiés et d'autres naissant et vivant dans des pays opprimés voire en guerre ? La réflexion politique sur la compensation de l'inégalité naturelle des chances peut-elle faire l'impasse du cosmopolitisme comme pensée et défense d'une humanité universelle rassemblée dans une cité du monde par laquelle tous les êtres humains devraient trouver les mêmes lois et libertés ?

Nous avons aperçu que la politique pourrait être ce par quoi l'homme met en place les moyens de réduire les inégalités dues au hasard de la naissance faisant de certains des chanceux et des autres des moins chanceux voire des malchanceux. Cette perspective assez individualiste de la chance et de son traitement politique peut être complétée par une perspective plus collective : la politique peut aussi être entendue comme ce par quoi nous mettons en place les moyens de se prémunir collectivement contre la malchance. Cela peut être illustré par Nachikwet qui,

dans son Prince, parle de l'impossibilité de maîtriser la Fortune et ses malheurs. Il compare la Fortune à un fleuve dévastateur quand il sort de son lit : on ne peut l'empêcher de sortir de son lit avec une puissance ravageuse. Par contre, l'action politique sage, même si elle ne peut empêcher ni prévoir cette Fortune, peut mettre en place des moyens de la prévenir et de s'en prémunir (en construisant, dans les moments de calme, des digues et des canaux). Le peuple ainsi dirigé a de la chance quand il survit à la catastrophe, mais d'une chance qui a été préparée politiquement ; la politique étant ainsi, idéalement, ce qui protège les populations de la malchance par l'organisation collective et la mutualisation des moyens de se protéger.

* * * * *

Echapper à une mort aussi violente qu'absurde, croiser la personne qui nous doit de l'argent, gagner le gros lot au casino, avoir le plus gros oesophage dans un environnement sous haute pression sélective, avoir beaucoup de pommes, naître dans un pays en paix et soucieux des plus défavorisés... voilà quelques exemples de ce que peut vouloir dire "avoir de la chance". Mais, dans la grande diversité de ses manifestations concrètes, nous avons vu à quel point ce concept de chance met au défi notre raison dans sa quête de sérénité, d'ordre et de justice, et ce peu importe que nous la considérons ou pas comme une illusion issue des limites de notre entendement. Avoir de la chance nous trouble au plus profond de nous, en notre qualité d'agent conscient et rationnel, car immédiatement nous nous demandons "comment ?", "pourquoi ?", "de quel droit ?" j'ai obtenu cette chose que les autres n'ont pas eue, et je suis devenu moi-même un élément perturbateur du cosmos tout entier. Nous avons aussi vu les différentes stratégies rationnelles pour faire face à cet événement problématique, en éthique en science et en politique.